

—“Je n'ai pas de preuves à donner à cette heure, répondit le paysan, mais je sais ce qui s'est passé.

—“Que s'est-il passé ? Parle vite et dis la vérité tout entière, je te jure que si tu avoues tout, je ne te ferai aucun mal tant que tu vivras, et que si tu meurs, je prierai le Seigneur d'avoir pitié de toi.

—“Vous ferez dire une messe ? dit le paysan dont l'œil éteint se ranima.

—“Je te le promets.

—“Alors j'ai foi en vous et je vous dirai tout. D'ailleurs, ma conscience est chargée et il me semble qu'elle sera plus légère en vous prenant pour confesseur. C'est votre frère qui a tout fait... c'est un monstre... Il aimait mademoiselle Mariannic sans que ni vous ni elle pussiez le savoir... Oui, il l'aimait, et comme il savait qu'elle vous adorait et qu'elle le repoussait, il a voulu employer la violence.

—“Après ? après ? demanda Charles en se contenant.

—“La violence n'était pas facile à employer dans cette maison qu'habitait Mariannic avec sa famille... elle n'était jamais seule. Alors la pensée de l'étang lui vint à l'esprit... et voici comment elle lui vint...”

—“Le mourant s'arrêta, car l'air ne pénétrait plus que difficilement dans ses poumons. Charles, la main droite passée sous sa robe, se déchirait les chairs de la poitrine avec ses ongles aigus, il eut la force d'attendre sans dire un mot.

—“Un jour, reprit le paysan avec une contorsion douloureuse, un jour, que je me promenais près de la digue... je cherchais des herbages dans les eaux de l'étang... je rencontrai votre frère... j'étais en train d'examiner la digue. “Que fais-tu là ? me demanda-t-il.—Je regarde de quelle épaisseur de pierre dépend l'existence de tous ceux de Châteaulandrin,” répondis-je. Il s'approcha et regarda aussi. “C'est vrai, dit-il, quelques coups de hache là, et la ville est submergée.—Oui, dis-je ; oh ! si on était méchant !” Il me regarda “Es-tu heureux ? me demanda-t-il.—Je suis pauvre répondis-je, et c'était la vérité.—Aimerais-tu être riche ?—Oh ! oui, j'irais à Paris.” Paris, c'était mon rêve, et j'aurais donné ma part de paradis pour y aller. Il me regarda encore, puis il s'en alla sans rien dire de plus. Je rentrai dans la ville et je pensai au monsieur... Je voulais savoir pourquoi il m'avait parlé : je me mis à l'épier... J'allais souvent chez le père de mademoiselle Mariannic, cela m'était facile... Je ne découvris rien d'abord, mais j'étais l'ami de son valet de chambre.

—“Le blessé s'interrompit et porta la main à sa poitrine, comme si la parole eût été subitement arrêtée dans le larynx.

—“Après ? après ? continue ! s'écria Charles en passant son bras derrière lui pour le maintenir.

—“Je ne puis... je ne... puis... balbutia le moribond ; de l'eau !”

—“Charles se précipita, il revint avec de l'eau ramassée dans une pierre creuse. Le mourant but cette eau avec avidité ; il parut reprendre un peu de force.

—“La mort vient... dit-il ; j'ai les jambes glacées... il faut que je me dépêche. Ecoutez-moi : je jure que je vais dire la vérité. J'appris par le valet que son maître aimait Mariannic, et, ne pouvant s'en faire écouter, avait résolu d'employer les moyens les plus extrêmes. Que se passa-t-il ? je ne sais. Votre frère vint me trouver et me proposa une fortune si, à une heure dite, à un jour donné, je voulais rompre les digues. Je refusai d'abord. Enfin, le mauvais génie me poussa à accepter pour vingt mille livres. Ce jour était celui de la Saint-Jean, et le moment, celui où vous auriez quitté la ville. J'étais là, couché dans les roseaux, ma hache à la main ; quand vous êtes passé, je vous ai vu vous retourner, puis, quand vous fûtes bien loin, je donnai le premier coup. Entre ce premier coup et l'instant de l'inondation générale, il devait y avoir une demi-heure. Je redescendis à la ville ; votre frère m'avait donné deux cents louis d'avance, il devait me donner le reste en un bon, payable chez un banquier de Paris. Arrivé à la maison, je le fis demander, ainsi que cela était convenu. J'étais haletant, car je croyais entendre déjà mugir le torrent

qui allait fondre sur la ville. Il me fit répondre de l'attendre. Je courus chez le valet de chambre pour le prévenir et le faire partir avec moi, car il savait tout. Il était mort : il venait d'être tué d'un coup de poignard. Ce fut une révélation soudaine du sort qui m'attendait. J'entendis le pas de votre frère résonner dans une pièce voisine, j'ouvris une fenêtre et je sautai dans le jardin. Je me mis à fuir, j'atteignis la campagne, tandis que la foule était encore sur la place autour du feu de Saint-Jean. Il était temps, l'eau arrivait comme une avalanche. L'étang tout entier se ruait sur Châteaulandrin. J'eus peur... je me sauvai... Qu'arriva-t-il ? je l'ignore... j'étais fou... Je vis passer un homme à cheval : c'était votre frère, il ne m'aperçut pas. Puis je n'entendis plus rien que le murmure effrayant de l'eau. Ma terreur devint extrême... je me sauvai sans savoir où j'allais... je quittai la province... Depuis ce temps, je... je...”

—“La parole s'arrêta subitement sur les lèvres du blessé. Il se dressa violemment, puis il retomba : il était mort.”

XIV

LE SERMENT.

—“Tu n'as rien perdu de ce que je viens de te dire, n'est-ce pas ? dit Crochetout en prenant la main du jeune officier.

—“Rien, répondit Delbroy. Ce récit s'est gravé dans ma mémoire, et je vous jure que rien ne saura l'effacer.

Crochetout se leva, s'avança vers la mer dont le reflux emportait au loin les vagues : il interrogea l'immense plaine liquide de cet œil du marin auquel rien n'échappe.

—“Nous avons encore du temps, murmura-t-il, je puis achever. D'ailleurs, Nordet n'a fait aucun signal, donc nos compagnons n'ont rien à redouter.

—“Voulez-vous que je m'assure ? demanda Delbroy en faisant un mouvement pour s'avancer.

—“Inutile. Ecoute-moi ! Les moments sont précieux ! Le chouan était mort dans une crise plus violente. Charles s'assura qu'il n'existait aucun moyen de rappeler à la vie ce malheureux, qu'il devait haïr comme homme, mais qu'il était de son devoir de secourir comme chrétien.

—“Convaincu qu'il n'y avait plus rien à faire, il s'agenouilla près du cadavre, sur l'herbe teinte de sang, et il pria longuement. Quand il eut imploré la miséricorde divine pour celui qui venait de quitter la terre, il creusa une fosse à l'aide d'une bêche qu'il trouva dans un champ voisin, et il enterra le corps du paysan.

—“Le lendemain il arrivait à Brest, où déjà les idées révolutionnaires faisaient tourner toutes les têtes. Il vit les autorités au nom de son convent, mais ne put rien obtenir : on ne parlait que de la destruction prochaine des cloîtres.

—“Charles était en proie aux souffrances morales les plus vives. Les paroles du moribond retentissaient à chaque minute à ses oreilles et le faisaient frissonner d'horreur.

—“Il cherchait à éloigner ces pensées terribles, mais il ne pouvait y parvenir. Les paroles revenaient plus pénétrantes, et tout s'expliquait peu à peu dans ce monstrueux mystère, tout devenait lucide.

—“Charles se rappelait certains regards de son frère, des mots, des intonations auxquels alors il n'avait pas attaché d'importance et qui lui paraissaient déceler la passion inspirée par Mariannic.

—“Cependant la Révolution marchait à grands pas et faisait des progrès rapides. Charles assistait à cette émancipation de l'esprit français comme témoin insensible d'un spectacle sans intérêt pour lui.

—“Il était demeuré un mois à Brest. Quand il lui fut prouvé que ses démarches devaient être infructueuses, il se décida à retourner au convent. La souffrance se peignait en stigmates effrayants sur son visage. Mais avant de songer au parti qu'il devait prendre pour lui-même, il voulait terminer les affaires dont il avait été chargé. Il était resté près de deux mois absent.

—“Quand il arriva au convent, il ne trouva plus que ruines